

# Parce que tu es droite comme la lame...

Parce que tu es droite comme la lame du premier canif rêvé par  
le jeune garçon

Parce que tu es fière comme l'enfant de quatre ans qui partout  
m'accompagne et qui regarde grave le taureau s'endormir dans  
l'arène

Parce que ce que tu ne connais pas encore tu le sais avec ton  
cœur malgré un soleil de chardons

Parce que tu es une terre que j'ai connue déjà dans l'âge  
d'homme

Parce que tu en as le soleil étal, les rivages clairs mais que  
ton épaule gauche s'appuie aux forêts de châtaignes du mont  
Aigoual

Parce que tu es née sur ce qui fut ma route vers le chevalier  
à la triste figure

Parce que tu m'as donné sans rien demander

Parce qu'avec toi j'ai douté du œil pour œil amoureux

Parce que sous un grand feuillage au bout d'une allée d'un  
siècle passé tes rires d'enfant et ton premier chagrin m'ont  
sauté au cou comme l'enfant gitan au reflet de la lune sur  
l'enclume

Parce que le nouveau cri bafoué de mon Espagne prend la forme  
de tes lèvres

Parce que aucun des pas que tu fais vers moi ne te rebute  
malgré les marches qui bégaient

Parce que ton nom dort dans tous les chemins creux de mon pays  
Et que les vents, les phares et les marins le répètent jusqu'à  
l'aube

Et parce qu'il est des aubes aux couleurs de tes 22 ans  
triomphants mais aussi de ta naissance avant une très longue  
nuit

Parce que tu m'as donné la neige son silence et le premier  
bruit de l'acier déchirant les draps de Juliette

Parce qu'enfant des vagues, des rochers et du sable, je t'ai  
voulue de sapins devinés d'équilibres traqués de membres gavés  
de grands rêves blancs endormis

Tous les oiseaux de mer en un seul instant chavirés

Parce que sur trois mots noirs dans une vitrine tu as joué tes  
vingt-deux ans comme d'autres sur des diamants  
Parce que je peux te serrer contre moi comme un pain chaud  
l'enfant des pauvres quartiers sous le soleil de janvier  
Et aussi comme deux grains de raisin noirs et lourds de sucre  
sur mes lèvres fendues de sel  
Parce qu'un matin tu as redonné à ma langue le pouvoir de  
faire des bulles de savon dans une chambre envahie du soleil  
d'avril  
Parce que pour tes deux yeux j'ai refait saigner ce «Te  
quiero» qui me blesse tant et me parle  
Ce que je n'ai pas encore dit  
je te le donnerai  
Ce que je n'ai pas encore fait  
je te le dirai  
Et le chemin déjà fait  
je le réinventerai.  
Octobre 1960, Jean-Jacques Morvan

(Tiré de «Novy», livre, tirage de luxe à 33 exemplaires,  
illustré de six lithographies, sortant début juin 61.)